

L'OBSERVATOIRE DE LA VILLE

NE PAS



PLIER

RENÉE

ET L'OBSERVATOIRE DE LA VILLE

Vous avez un regard particulier sur l'immeuble au sommet duquel se trouve l'Observatoire puisque vous en êtes l'architecte.

— L'Observatoire de la ville, c'est une terrasse au 18^e étage d'une tour que j'ai réalisée au début des années 70. C'était le deuxième bâtiment de la rénovation du centre ville, et je tenais beaucoup à cette idée de terrasse plantée, collective, pour les gens de l'immeuble. Après coup, j'ai un peu déchanté à propos de ces terrasses, (je ne parle pas des terrasses-jardins liées individuelles, qui n'existaient pas encore à l'époque) : ces jardins en haut des tours posaient manifestement quelques problèmes : des enfants montaient tout seuls là-haut et il arrivait qu'ils jettent des choses sur les gens... c'était très ennuyeux ! Et puis les locataires n'ont pas ces terrasses sous les yeux, ils les font visiter une fois ou deux

à des amis mais n'en font pas un usage permanent. C'est dommage : c'est pourtant bien d'avoir une terrasse de 300 m² pour emmener son gamin au soleil. Ça m'a fait beaucoup rêver mais je ne le l'ai pas tellement vu vivre, sauf peut-être pour la première terrasse de ce type, celle de la tour Raspail terminée en mai 68... c'est historique ! - il y avait à l'époque une ambiance assez particulière et très sympathique : les locataires y organisaient des pique-niques, la concierge allait régulièrement y prendre des bains de soleil ; moi-même, avec toute l'agence d'architecture, il m'est arrivé d'aller y pique-niquer ou discuter. Cette terrasse avait une vie réelle. Avec la tour Lénine, on a repris le principe d'une terrasse plantée, mais ce n'était plus tout à fait ça. La salle qu'occupe aujourd'hui Ne pas Plier devait être une grande salle de réception destinée à la mairie. L'idée était séduisante, ce n'était pas une salle ordinaire, on dominait toute la ville, le paysage était magnifique. Mais elle s'est révélée difficile à utiliser, les services de sécurité ont estimé qu'un usage collectif de cette ampleur était impossible. Elle a donc servi autrement, par exemple aux répétitions des spectacles de Vitez quand il a travaillé à Ivry, mais dans ses mises en scènes, on se jetait beaucoup par terre - ça faisait partie de ses manies de metteur en scène -, et les gens du dessous râlaient !

Je crois que le musée de la Résistance (ou ses prémices) y a également eu des bureaux ou stocké du matériel, avant que soit abandonné le projet prévu le long de la place de la Mairie (je l'avais étudié avec passion) et avant qu'il aille s'installer à Champigny. Cette salle est finalement devenue la salle de Ne Pas Plier et c'est très bien comme ça. Quant à ces terrasses, de la même famille que celles installées par le Corbusier en haut des Cités Radieuses, j'avais donc fini par considérer que c'était un peu un échec, puisque les gens ne se les étaient pas vraiment appropriées. Cela semblait d'autant plus évident quand Renaudie a construit les premières terrasses individuelles liées aux logements qui, elles, ont très bien vécu et sont très bien plantées. Ça a bien démarré parce que le vent de mai 68 soufflait toujours un peu, que les gens rêvaient de choses nouvelles et s'enthousiasmaient ; ensuite, c'est devenu une sorte d'habitude culturelle à Ivry ; les terrasses ne faisaient peur à personne. Elles faisaient partie du paysage et des habitudes. J'ai fait des terrasses dans d'autres endroits, notamment à la Maladrerie d'Aubervilliers, à Villetaneuse, à Gentilly, à Saint-Denis ; ça ne marche pas trop mal, et même quelquefois très bien, mais il n'y a pas le souffle d'Ivry, où les gens plantent généreusement, où il se passe des choses formidables

-des potagers, des récoltes de cerises et de pêches...- et où la municipalité, parfois inquiète, a toujours suivi. Il est dommage, toutefois, qu'elle n'ait pas prolongé, développé ce genre d'habitat. Ailleurs, les terrasses inquiètent beaucoup les gestionnaires : ils ont peur que dans quinze-vingt ans, il y ait des arbres de 40 mètres de haut et qu'ils ne sachent pas quoi en faire ! Les ancêtres de ces mêmes gestionnaires ne voulaient pas, dans les années cinquante, remplacer les toits par des terrasses... Quand Ne Pas Plier a lancé l'Observatoire de la Ville, je me suis dit qu'il faut quelquefois savoir attendre : ces terrasses n'ont pas eu l'effet que je souhaitais - l'utilisation collective par les locataires -, mais tout à coup, une structure, à caractère collectif, leur trouve un usage. Il ne faut donc pas regretter trop vite si les choses ne sont pas tout-à-fait comme on les avait rêvées, parce que parfois, un jour, ça se débloque. C'est donc intéressant de découvrir une sorte de preuve par neuf : Des choses que beaucoup considéraient comme inutiles prennent leur sens. Ça prend parfois du temps, mais peut-être cela valait le coup d'attendre. Les bâtiments ne sont pas fait pour durer trois ans, ce ne sont pas des zones d'exposition; on peut attendre que les choses mûrissent, qu'elles deviennent possibles.

Pour une raison ou un usage qu'on n'avait pas forcément imaginé...

— Absolument. Et ça, c'est tout à fait dans l'esprit du discours de Renaudie pour qui il était impossible de parler de fonction. La Charte d'Athènes (cette théorie d'urbanisme qui simplifiait si dangereusement la réalité) retenait quatre fonctions pour les constructions urbaines : habiter, travailler, circuler, se récréer, et chacune de ces fonctions occupait un emplacement bien dissocié des autres... c'est tout. On a tué ce principe en théorie, mais dans la pratique, il est toujours appliqué ! Pour Renaudie, les fonctions sont innombrables, complexes, entremêlées, il y en a même qu'on ne connaît pas, qui surgiront. Et ce qu'a fait Ne Pas Plier avec cette terrasse est un bon exemple d'une fonction qui est née, qui n'existait pas au départ et n'était pas programmée. Et ça, c'est très important. Il ne faut pas calculer que les gens vont passer à tel endroit et pas à tel autre et tout centrer là-dessus. J'ai vécu ça en particulier pour l'ensemble Marat, à la sortie du Métro ; on me disait que ça ne servait à rien de faire un escalier là parce que tout le monde allait passer ailleurs ; et moi je disais que ça servait au moins à éviter quelqu'un qu'on n'aimait pas et qui empruntait l'autre passage ! Une ville n'est pas faite que de choses pratiques : on va d'ici à là, de la maison à

l'école, de l'école au supermarché, du supermarché à chez soi. Quand on parle du logement, c'est à peu près pareil. Certains architectes défendent l'idée que la cuisine doit être tout près de l'entrée, parce que si elle est au fond du logement, vous perdez tous vos poireaux en route, et vous salissez tout le logement. La vie dans un logement, ce n'est tout de même pas seulement la livraison des courses. Par ailleurs, on ne se préoccupe pas de savoir combien de kilomètres on fait dans le supermarché ! C'est une façon réglementaire de voir les choses, d'imposer des obligations à l'architecte, mais pas toujours là où ça aurait un sens. Il y a de plus en plus d'interdits en architecture ; ce n'est pas écrit noir sur blanc, mais ça se manifeste dans les faits : par exemple, il est de plus en plus difficile de faire un porche abrité ou des traversées pour les piétons sous les immeubles, à cause des SDF que personne ne veut voir s'installer.

Ça a donc mis du temps, mais la terrasse a fini par trouver son utilité ou une de ses utilités...

— Je crois qu'elle a vraiment pris un sens important. Et je suis en accord avec le principe de l'Observatoire de la ville. C'est très bien que les gens prennent conscience qu'une ville n'est pas quelque chose qui se présente à vous comme un objet fini, mais qu'il faut l'analyser, la comprendre, la critiquer, l'améliorer, que c'est quelque chose

de très vivant. Et il faut absolument prendre conscience très jeune - c'est pourquoi c'est bien de le faire avec des enfants - que les gens ont des devoirs mais aussi des droits sur la ville, qu'ils peuvent avoir des exigences. Il faut essayer de comprendre comment ça marche. Regardez par exemple les derniers développements de l'urbanisme à Ivry : la Ville a misé sur Ivry-Port et Grand Ciel, ce qui a abouti à une dévitalisation du centre et à un déséquilibre démographique; dans le centre commercial Jeanne Hachette, il' y a vraiment beaucoup de personnes âgées, les autres vont à Grand Ciel. De l'Observatoire, on peut donc, entre autres, se poser des questions sur l'évolution de cette ville ; il ne serait pas impossible de décider demain de mettre la mairie à Ivry-Port ; c'est arrivé dans d'autres communes. La mairie est placée dans ce centre ville qui a des caractéristiques si particulières, mais on pourrait se demander pourquoi Ivry devrait avoir son centre là, pourquoi pas plutôt près de la Seine, ce serait plus gratifiant. Pourtant, dans l'évolution actuelle de la ville, on ne se sert pas vraiment de la Seine ; c'est misérable de la mettre si peu en valeur; c'est honteux de ne pas se rendre compte qu'elle est un atout extraordinaire. On colmate, on résout des problèmes par-ci, par-là, mais j'ai le sentiment qu'on n'a pas une vision très claire de la façon dont la ville peut se développer. S'il n'y

a pas d'argent, on ne peut en vouloir à personne, mais je pense que des occasions sont ratées, particulièrement dans ce que représente ici un tel centre-ville . J'espère que ça va changer, mais il y a depuis longtemps une volonté d'effacer son originalité : dans *Ivry ma ville* par exemple, on voyait des photos de toutes les cités d'Ivry mais peu du centre ville, alors que partout dans le monde on s'intéresse à l'urbanisme de Renaudie. Des japonais ont fait un reportage sur les jardins en France : il y avait le parc du château de Versailles et ma terrasse !

Aviez-vous envisagé d'utiliser de quelque manière que ce soit le paysage qu'on trouve du haut de la terrasse ?

— Quand on construit haut, il est évident qu'il y a des plaisirs particuliers à dominer le paysage. Quand je suis venue habiter au Liécat, au début je ne me sentais pas très bien parce que je voyais des immeubles autour de moi ; j'habitais auparavant dans un des derniers niveaux de la tour Raspail, avec cette vision perpétuelle ; c'est un plaisir de regarder les couchers de soleil. Ça non plus, ça ne se fonctionnalise pas mais c'est un plaisir réel. La terrasse haute, c'est lié aux souvenirs de mes études, à ces croquis de Le Corbusier : une pelouse près d'un lac, la plage comme la voient les Suisses. Mais je n'ai alors pas pensé à une utilisation pédagogique ; et j'ai trouvé

excellente l'idée de Ne Pas Plier. Dès que ça a démarré, j'ai trouvé ça très bien ; je n'avais pas la moindre réserve.

Vous êtes intervenue quelquefois lors de visites de scolaires ?

— Deux ou trois fois. Je n'y vais pas régulièrement mais ça ne me déplaît pas d'accompagner ces visites. Avec les petits gradins détachés du bord par exemple, l'Observatoire a bien réglé toute une série de problèmes qui pouvaient inquiéter la Ville et l'architecte en matière de sécurité. La petite salle aussi, le palier, est bien réussie ; c'est devenu un lieu d'accueil et de travail ; cette double utilisation m'a bien plu. Quant aux " engins " de Gilles Pâté pour regarder en bas sous des angles inédits, c'est très bien aussi, c'est très intelligent. Et les choses un peu plus classiques - la girouette, par exemple -, c'est aussi très bien. Il y aurait encore plein de choses à inventer. Ça serait bien par exemple de réaliser un panoramique photographique, de mettre en ligne tout ce paysage. Au cours des visites, j'ai parlé d'architecture, peut-être un peu trop ! Mais c'est mon métier et c'est vraiment comme ça que je vois la ville. En tant qu'architecte, je n'ai pas pensé un seul instant à dissocier l'architecture de la ville : la ville, c'est l'architecture. Mais dans la production actuelle, l'architecture ce n'est pas vraiment la ville, c'est un petit bout de ville qu'on installe comme ça, avec des immeubles

pris sans beaucoup de sens entre deux mitoyens ! Pour moi, ça n'a jamais été pensable comme ça. Quand j'ai fait mes études, je pensais que l'architecture c'était bien savoir choisir les poignées de porte ! Quand je voyais celles dessinées par Alvar Aalto, je trouvais ça génial et je me disais : "Quand je ferai des maisons, je mettrai ces poignées de porte dedans". C'était très naïf mais je pense qu'il y a encore pas mal de gens qui raisonnent comme ça. Juste après avoir obtenu mon diplôme, j'ai réalisé l'aménagement d'une banque - la restructuration d'un immeuble haussmannien - et la tour Raspail - avec ses 96 logements : ça a coûté le même prix. Ça m'a marquée et je me suis alors dit que cela valait vraiment le coup de travailler sur le logement social, même si s'éloignait le plaisir d'utiliser de beaux matériaux ; tous mes intérêts se sont portés vers le logement, mais le logement au cœur de la ville, sans jamais l'en dissocier. À cette époque, on débattait vraiment - parfois violemment - du problème de la ville, et il y a eu d'importants concours urbains. C'était ça la ville : des débats, des remises en question. Alors moi, ça ne m'a pas étonné qu'avec l'Observatoire, on pousse les enfants à s'intéresser à la ville. Mais il serait important de faire la même chose avec des adultes. Pour d'autres visiteurs, c'est un lieu très utile pour bien faire prendre conscience de ce qu'est la ville.

L'Observatoire projette de développer des visites pour adultes, par exemple pour la formation des instituteurs ou encore pour des employés municipaux. Qu'en pensez-vous ?

— Ils ne viennent pas tous naturellement ? C'est symptomatique ! Je n'ai pas l'ombre d'une réserve à l'égard de l'Observatoire, mais je ne crois pas qu'une vue aérienne soit suffisante pour prendre conscience d'une organisation urbaine ; c'est très compliqué une ville, avec tous ces systèmes de réseaux superposés à décrypter. Vu du haut, ça ne suffit pas ; mais ça constitue certainement une bonne introduction ; c'est très important. En ce qui concerne l'urbanisme, le centre d'Ivry est une expérience relativement inaboutie (le projet de centre culturel qu'avait étudié Renaudie était passionnant), mais c'est quand même une des plus importantes de ce type ; ça a eu un impact considérable dans les revues professionnelles internationales. Je ne sais même pas si la municipalité le sait ; elle n'est pas assez consciente de la valeur de son héritage. Je reconnais quand même qu'elle n'a pas fait les erreurs d'autres communes qui ont des constructions de ce type-là et qui, non seulement ne les défendent pas, mais ont même tendance à les détruire. Les gestionnaires trouvent que les terrasses plantées, c'est embêtant à gérer ; et ce sont eux qui font la loi. Pour eux, gérer c'est avoir le moins de problèmes possible ; aussi, chaque fois qu'un

locataire s'en va, ils détruisent la terrasse plantée ! Alors que ces volumes bâtis n'ont de sens qu'avec la végétation des terrasses ; ça crée des paysages urbains très spécifiques. Heureusement, les locataires ont créé une association et défendent leur quartier. Pourtant, cette avancée dans le domaine urbain ne s'est pas vraiment développée. Mais il faut continuer à parler de la ville, à la faire connaître et comprendre. C'est un problème si l'architecture intéresse si peu en France. Il existe pourtant de très bons ouvrages, accessibles à tout le monde, et l'Observatoire peut constituer un bon outil.

Renée Gailhoustet, architecte

propos recueillis le 28 mai 1999, par Isabelle Valade

Édition NE PAS PLIER 1999

Imprimé par le lycée du livre et des arts graphiques Maximilien Vox
avec le soutien d'Arjo-Wiggins usine de Rives-Charavines

ISBN 2-910463-50-8



L'OBSERVATOIRE DE LA VILLE est implanté depuis 1994 en haut d'une tour HLM du centre ville d'Ivry-sur-Seine. De ce point de vue, l'association NE PAS PLIER organise des visites d'initiation à la lecture du paysage urbain, animées par Isabel, Gérald, Sylvain, Claude, Renée, Daniel, Annie et beaucoup d'autres acteurs de la ville .